

L'ASPECT MORAL DANS LE RECUEIL DE CONTE *HISTOIRES OU CONTES DU TEMPS PASSÉ* DE CHARLES PERRAULT

Par

Nihayatu Zunairoh

NIM 07204244037

RÉSUMÉ

1. L'introduction

Une œuvre littéraire est la réflexion du sentiment, l'expérience, la pensée d'un littérateur qui est transmis par l'utilisation de la langue (Sayuti, 1998:67). Il n'est pas facile pour comprendre la littérature et savoir les sens dedans car elle est imaginative et utilise la langue *idiocyncratic* et révèle la pensée du littérateur avec la style et la parole particulier (Wellek dan Warren, via Wardani 2009:3). Ainsi, Il faut faire de la lecture. Selon Schmitt (1982 :10), la lecture est une activité productrice de sens. C'est dans l'acte de lecture que se révèle les sens du texte, et d'autre part, le lecture attache aux mots, faits ou idées, qu'il y a découvre plus ou moins d'importance, les effects de valeurs et de nuances particulières selon ses propres savoirs, goûts, et idée.

Il y a quelques sortes de littérature. Ce sont la prose, la poésie, et le drame. Dans cette recherche, il analyse le conte qui est compris dans la prose. La conte est un court récit d'aventures imaginaires mettant en scène des situations et des

personnages surnaturels. Elle est aussi destinée à distraire et instruire le lecteur. Aujourd'hui, il y a beaucoup de contes en langue étrangère, comme le conte français de Charles Perrault. Charles Perrault est un des écrivains français qui est bien connu en France. Il est reconnu comme le chef du parti de légitimité de la féerie française après son succès de ses contes. Un des contes de Charles Perrault est *Conte de ma mère l'Oye* qui se divise en deux parties, en forme du poème s'intitulé *Conte en Verse* (Griselidis, Peau d'Âne, et Les Souhairs ridicules), et de la prose s'intitulé *Histoires ou Contes du Temps Passé* (La Belle au Bois dormant, Le Petit Chaperon rouge, La Barbe bleue, Le Maître Chat ou le Chat botté, Les Fées, Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre, Riquet à la houppe, et Le Petit Poucet)

Le sujet de cette recherche est des conte de Charles Perrault intitulé *Histoires ou Contes du Temps Passé*. Ces contes ont été publiés par Grävica Veneta en Italie. Ces contes appartiennent à la littérature du XVII^{ème} siècle. Les contes de Charles Perrault font souvent allusion à la réalité de la société française du XVII^{ème} siècle. Ils sont transmis en allemand, anglais, et indonésien. D'ailleurs, quelques contes de Charles Perrault sont filmés.

Chaque œuvre de la littérature contient et offre un message moral. Une littérature révèle des problèmes de la vie et la vie humaine racontée sous la forme du récit court, roman, et conte. La morale peut être trouvée à travers les histoires, les attitudes, et les comportements des personnages dans le récit (Nurgiantoro, 2007 :321). Les valeurs morales contenues dans une œuvre littérature peuvent être

appliquées dans la vie quotidienne et peuvent être utilisées comme un guide dans la vie.

La raison de choisir la conte comme un sujet de recherche, car il y a tellement de valeurs morales, des vertues qui peuvent être utilisées comme le guide dans la vie. Les valeurs morales dans le conte n'est pas tout écrit explicitement, mais aussi beaucoup de valeurs morales transmisés implicitement, alors il faut rechercher pour trouver les valeurs morales présentées.

La recherche sur le recueil du conte *Histoires ou Contes du Temps Passé* concerne principalement les éléments intrinsèques de l'intrigue et les personnages. Ensuite, on trouve les forme des valeurs morales et ses fonctions qui sont dans les contes.

Après avoir analysé les éléments intrinsèques, on va continuer à analyser les valeurs morales dans le recueil du conte *Histoires ou Conte du Temps Passé* de Charles Perrault. On se concentrera sur les formes de valeurs morales, la morale est une inépuisable source de réflexion car elle conduit immanquablement à aborder les relations et intérêts contradictoires de l'homme et de la société. D'après Nurgiantoro (2007 :323-324) dans la théorie morale, le type et la forme du message moral contenu dans les œuvres littéraires dépendra des croyances, des désirs, et des intérêts de l'auteur. Ce type de valeurs morales incluent les problèmes de relation entre humain avec soi, la relation entre humaine avec les autres dans la vie sociale, et la relation entre humain et Dieu.

L'analyse du contenu est une technique de recherche utilisée pour obtenir la réplicatif et les conclusions valides sur la base du contexte. Le choix de cette méthode est basée sur la technique d'analyse du contenu utilisée pour comprendre les symboles de message sous la forme de documents, de peintures, de danses, de chansons, d'œuvres littéraire. La méthode descriptive qualitative se fait en décrivant les faits qui ont été suivie par l'analyse d'utilisation de cette technique est faites parce que les données dans cette recherche sont des mots, des phrases, et aussi des groupes de mots qui sont des données qualitatives et nécessitent une explication descriptive.

On utilise aussi la validité La technique de l'analyse des données est utilisée dans cette recherche est analyse du contenue de descriptive-qualitative de jugement d'expert, c'est-à-dire à l'avis et à la considération d'expert. La fiabilité utilisée est la fiabilité intra-évaluateurs qui a effectué des lectures répétées afin d'obtenir des données pour que les résultats sont constants, c'est en lisant et en analysant les valeurs morales contenues de sujet de recherche avant que la recherche fournit des données qui est vraiment fiable. Les critères de fiabilité d'une recherche d'analyse de contenue basée sur la réalité unique lorsqu'il a étudié à la répétition, le résultat sera le même (Zuchdi, 1993 :79).

2. Le Développement

Les éléments intrinsèques sont les éléments qui construisent l'œuvre littéraire elle-même. Les éléments intrinsèques d'un roman sont les éléments (directement) qui participent à construire un récit (Nurgiantoro, 2007 :23-24).

Structuralement, les éléments intrinsèques dans le recueil du conte *Histoires au Contes du Temps Passé* de Charles Perrault sont liés étroitement et se renforcent mutuellement les uns aux autres. Les éléments intrinsèques sont étroitement liés à la caractérisation et l'histoire de fond. Les événements contenus dans le flux sont entraînés par les personnages principaux et les personnages supplémentaires.

La première étape de cette recherche consiste à réaliser une analyse structurelle de l'approche littéraire qui met l'accent sur l'étude de la relation entre les éléments constructeurs de l'œuvre, tout en identifiant, évaluant, et décrivant les fonctions et les relations entre les éléments intrinsèques concernés. Dans cette étude, les les éléments intrinsèques seront étudiés comprennent l'intrigue et les personnages. Pour déterminer l'intrigue, premièrement le chercheur lire le texte entier, puis trouver les séquences qui comprennent la fonction principales. Il y a cinq étapes de l'intrigue du récit. La première étape est la situation initiale qui est représentée par l'arrivée. La deuxième étape est l'élément déclencheur qui est commencé par l'apparition des problèmes dans l'histoire. La troisième étape est le développement de l'action. Selon Propp il y a 31 fonction dans le conte, ils sont :

1. *Éloignement/ Absence*
2. *Interdiction*
3. *Transgression de l'interdit*
4. *Interrogation (du vilain par le héros/ du héros par le vilain)*
5. *Information*
6. *Tentative de tromperie*

7. *Le héros se laisse tromper*
8. *Le vilain réussit son forfait*
9. *Demande est faite au héros de réparer le forfait*
10. *Acceptation de la mission par le héros*
11. *Départ du héros*
12. *Mise à l'épreuve du héros par un donateur*
13. *Le héros passe l'épreuve*
14. *Don : le héros est en possession d'un pouvoir magique*
15. *Arrivée du héros à l'endroit de sa mission*
16. *Combat du héros et du vilain*
17. *Le héros reçoit une marque (blessure, anneau, foulard)*
18. *Défaite du vilain*
19. *Résolution du forfait initial*
20. *Retour du héros*
21. *Le héros est poursuivi*
22. *Le héros échappe aux obstacles*
23. *Arrivée incognito du héros*
24. *Un faux héros/vilain réclame la récompense*
25. *Épreuve de reconnaissance du héros*
26. *Réussite du héros*
27. *Le héros est reconnu grâce à sa marque*

28. *Le faux héros/vilain est exposé*

29. *Le héros est transfiguré*

30. *Le vilain est puni*

31. *Le héros épouse la princesse / monte sur le trône*

Alors on peut voir qu'il y a trente un fonctions, mais tous les contes n'ont pas toujours les trente et un fonctions en même temps. Propp (1979 :96-97) supplémentaire sept cercles d'action ou le rôle en plus des 31 fonctions ci-dessus :

1. *L'Agresseur : qui produit le méfait*
2. *Le Donateur : qui confie l'auxiliaire magique (symbolique ou matériel)*
3. *L'Auxiliaire*
4. *Le Mandateur : qui mandate le héros et désigne l'objet de la quête*
5. *L'Objet de la quête (ou Princesse) :qui mobilise le héros*
6. *Le Héros (ou l'héroïne)*
7. *Le Faux Héros : qui n'est pas capable de passer l'épreuve de l'auxiliaire*

D'après la recherche de l'intrigue, on trouve les fonctions principales dans chaque conte. L'analyse de séquence est la première étape de l'analyse structurale pour trouver l'intrigue et les personnages dans le recueil du conte. Grace à ces fonctions principales, on peut reconnaître que le recueil du conte *Histoire au Conte du Temps Passé* nous présente l'intrigue progressive.

Les personnages du conte sont divisés en deux catégories : le personnage principal et le personnage supplémentaire. Ce sont les personnages dans le recueil

du conte *Histoires au Conte du Temps Passé*. Dans le premier conte, on trouve ici le personnage principal, la Princesse. Elle est la fille d'un Roi et d'une Reine, elle est condamnée à dormir pendant cent ans par une vieille fée qu'on n'a point invitée aux cérémonies du baptême de la Princesse. La Princesse est la fille qui est belle, patiente, agréable, aimable, et moins prudente. Le deuxième conte, c'est *Le Petit Chaperon Rouge*. Le Petit Chaperon Rouge (le personnage principal) est la plus jolie petite fille. Elle met toujours partout le chaperon rouge que sa grand mère a fait pour elle. Alors, on l'appelle Le Petit Chaperon Rouge. Elle meurt parce qu'elle est mangée par le Loup. Elle est présentée comme la fille qui est belle, gentille, serviable, courageuse, est un peu naïve. Alors, le conte suivant est *La Barbe bleue*. Barbe bleue est aussi le personnage principal, mais il est antagonique. Il est un homme très riche et il a la barbe bleue, c'est pourquoi on l'appelle Barbe bleue. Il a déjà épousé plusieurs femmes, et ne sait pas ce que ces femmes sont devenues. Il n'est jamais satisfait avec ce qu'il a, il est ambitieux et cruel. Le quatrième conte est *Le Maître Chat ou Le Chat Botté*. Ici, on peut trouver le personnage principal, il est le Chat qu'il est un des biens d'un meunier qu'il donne à son fils, Carabas. Le Chat aime son Maître, attentif, astucieux, et courageux. Le cinquième conte s'intitule *Les Fées*. Le personnage principal est la Cadette. Elle est douce, aimable, patiente, serviable, et honnête. Elle fait une rencontre décisive qui changera sa vie. Ensuite, le sixième conte, *Cendrillon ou La Petite Pantoufle de verre*, On peut trouver Cendrillon comme personnage principal. Elle est présentée comme la fille qui est jolie, douce et gentille, elle

accomplit sans se plaindre toutes les tâches ménagères. Alors elle aimait aller au bal comme ses sœurs, mais elle n'a ni robe ni carrosse. Puis, le septième conte, *Le Riquet à la houppe*. Le personnage principal est Riquet à la houppe. Il a une petite houppe de cheveux sur la tête. Il est intelligent, serviable, et aimable. Le dernier conte, c'est *Le Petit Poucet*. Le personnage principale ici est Le petit Poucet. Il est fort petit quand il vient au monde. Il n'est guère plus gros que le pouce. Il est serviable, attentif, et astuceux.

Après l'analyse de l'intrigue et le personnage, on peut analyser la morale dans le recueil du conte *Histoires ou Contes du Temps Passé* de Charles Perrault. La morale est quelque chose à être transmis par l'auteur au lecteur, c'est le sens contenu dans une œuvre, les sens suggéré par l'histoire. La morale est aussi une manifestation sous la forme d'un thème simple, mais pas tout les thème sont une morale. La morale dans la littérature reflète habituellement la vue de l'auteur, ses vues sur les vérités. La morale dans la littérature peut être considérée comme un mandant et un message (Nurgiantoro, 2007 :320-321)

La morale est science du bien et du mal ; théorie de l'action humaine en tant qu'elle est soumise au devoir et a pour but le bien (Robert, 1976 :1112). Tandis que la morale d'un récit par Kenny dans Nurgiantoro (2007 :321) est généralement conçu comme une suggestion relative à certains enseignements moraux qui sont pratiques, qui peuvent être récupérées et interprétées à travers le récit par un lecture. Il est un indice délibérée donnée par l'auteur sur les diverses choses relatives aux problèmes de la vie, tels que les attitudes, les comportements et les

mœurs sociales. Il est véhiculée par un récit ou à travers les attitudes et les comportements de ses personnages.

Selon la recherche de morale dans le recueil *Histoires au Contes du Temps Passé* de Charles Perrault, les valeurs morales trouvées dans les contes divisées en 3 fonctions, il s'agit de : 1) Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humain avec soi, présenté par la caractérisation de l'histoire, d'ailleurs, il peut aussi apparaître comme la description de l'humeur du personnage principal et supplémentaire. Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humaine avec elle-même, contient le courage, la suspicion, la rancœur, la plainte, l'astuce, la fierté, l'amabilité, l'imprudence, la sagesse, la conscience, la patience, la grâce, l'honnêteté, la grossièreté, la jalousie, la désespérance, et l'anxiété 2) Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humain avec les autres dans la vie sociale, ce sont une attitude qui est fait quand une personne se rapporte aux autres dans la vie quotidienne. Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humaines avec les autres dans la vie sociale dans ce recueil du conte, ça veut dire l'affection, la serviabilité, le respect, la demande pardon, le remerciement, le blâme, la politesse, le mensonge, la moquerie, l'obéissance, tenir parole, l'indulgence, manquer à sa promesse, et jouir de la beauté de la nature 3) Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humain et Dieu, il s'agit de : la prière, la louange Dieu, et la croyance à l'intention de Dieu, l'abandon à Dieu.

Basé sur l'analyse de la morale dans ce recueil de contes, on peut conclure que ces formes de valeurs morales et ses fonctions trouvées dans ce recueil de

contes, on peut classer en valeur morale positive et négative. Alors, la valeur morale positive peut être utilisée comme le guide dans la vie sociale, et n'applique pas la valeur morale négative pour édifier.

3. Conclusion

Sur la base du document de travail intitulé « L'aspect Moral du Temps Passé de Charles Perrault » on peut tirer quelques conclusions et effectuer le résumé suivant : Les éléments intrinsèques dans le recueil du conte *Histoires ou Conte du Temps Passé* de Charles Perrault sont l'intrigue et les personnages. L'intrigue des contes est progressive. Il y a le personnage principal dans chaque conte. Ils sont 1) La Barbe bleue dans Le Barbe bleue avec les personnages supplémentaires la Cadette (la femme de la Barbe bleue), et les deux frères de la cadette, 2) Le Chat dans Le Maître Chat ou le Chat botté avec les personnages supplémentaires Carabas (le maître du chat), le Roi d'Ogre, le Roi et la fille du Roi, 3) La Cadette dans Les Fées avec les personnages supplémentaires la mère, l'aînée, la fée, et le prince, 4) Le Petit Poucet dans Le Petit Poucet avec les personnages supplémentaires les parents de Petit Poucet, les frères, et l'Ogre.

Selon l'analyse morale, les valeurs morales trouvées sont divisées en trois fonctions, il s'agit de : les valeurs morales qui expliquent la relation entre humain avec soi, présenté par la caractérisation de l'histoire, d'ailleurs, il peut aussi apparaître comme la description de l'humeur du personnage principal et supplémentaire. Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humaine avec les autres dans la vie sociale, ce sont une attitude qui est faite quand une personne

se rapporte aux autres dans la vie quotidienne. Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humaines avec les autres dans la vie sociale. Les valeurs morales qui expliquent la relation entre humaine et le Dieu

D'après l'analyse des formes de valeurs morales et ses fonctions dans le recueil du conte *Histoires ou Contes du Temps Passé* de Charles Perrault, on peut conclure que chaque personnage dans les contes, soit directement et soit indirectement, transmettre des valeur morales pour le lecture. Alors, on peut choisir les bonnes morales pour nous guider dans la vie quotidienne, et quitter les mauvais morales pour être des bons personnes.

On peut tirer la conclusion que la relation entre l'intrigue, les personnages, et les valeurs morales dans ces contes est étroite. Les évènements dans l'intrigue sont entraînés à travers les activités des personnages. La lecteur peut trouver les valeurs morales par les attitudes, les caractères et les comportements des personnages dans un récit.

La Barbe Bleue

de Charles Perrault



Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la Campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie, et des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avait la Barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses Voisines, Dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en Mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues. La Barbe bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur Mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point, et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien, que la Cadette commença à trouver que le Maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme.

Dès qu'on fut de retour à la Ville, le Mariage se conclut. Au bout d'un mois la Barbe bleue dit à sa



femme qu'il était obligé de faire un voyage en Province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la pria de se bien divertir pendant son absence, qu'elle fît venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la Campagne si elle voulait, que partout elle fît bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres-forts, où est mon or et mon argent, celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements : Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné ; et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune Mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa Maison, n'ayant osé y venir pendant que le Mari y était, à cause de sa Barbe bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les gardes-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux gardes-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs, où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête et dont les bordures, les unes de glaces, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois.

Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son Mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées ; après quelques moments elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'étaient toutes les femmes que la Barbe bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre).



Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet qu'elle venait de retirer de la serrure lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point ; elle eut beau la laver et même la frotter avec du sablon et avec du grais, il y demeura toujours du sang, car la clef était Fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui

témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme : Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en savez rien, reprit la Barbe bleue, je le sais bien, moi ; vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, Madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des Dames que vous y avez vues. Elle se jeta aux pieds de son Mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante.

Elle aurait attendri un rocher belle et affligée comme elle était; mais la Barbe bleue avait le coeur plus dur qu'un rocher Il faut mourir Madame, lui dit-il, et tout à l'heure. Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne un quart d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage.

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa soeur, et lui dit : Ma soeur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la Tour pour voir si mes frères ne viennent point; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. La soeur Anne monta sur le haut de la Tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps : Anne, ma soeur ne vois-tu rien venir ? Et la soeur Anne lui répondait : Je ne vois rien que le Soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme : Descends vite ou je monterai là-haut. Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondait sa femme ; et aussitôt elle criait tout bas : Anne, ma soeur

Anne, ne vois-tu rien venir ? Et la soeur Anne répondait: Je ne vois rien que le Soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut. Je m'en vais, répondait sa femme, et puis elle criait : Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir? Je vois, répondit la soeur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. Sont ce mes frères ? Hélas ! non, ma soeur, c'est un Troupeau de Moutons. Ne veux-tu pas descendre ? criait la Barbe bleue. Encore un moment, répondait sa femme ; et puis elle criait : Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ? Je vois, répondit-elle, deux Cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore : Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères, je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée. Cela ne sert de rien, dit la Barbe bleue, il faut mourir, puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; et levant son bras...

Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux Cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un Dragon et l'autre Mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son Mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses Frères.

Il se trouva que la Barbe bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens.

Elle en employa une grande partie à marier sa soeur Anne avec un jeune Gentilhomme, dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter

des Charges de Capitaine à ses deux frères ; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe bleue.

Le Maître Chat ou Le Chat Botté

de Charles Perrault



Un Meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son Moulin, son âne, et son chat. Les partages furent bientôt faits, ni le Notaire, ni le Procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le Moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot : Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim.

Le Chat qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux : Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un Sac, et me faire faire une paire de Bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. Quoique le Maître du chat ne fût pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse, pour prendre des Rats et des Souris, comme quand il se pendait par les

pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.



Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et

s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis. À peine fut-il couché, qu'il eut contentement ; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat tirant aussitôt les cordons le prit et le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le Roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'Appartement de sa Majesté, où étant entré il fit une grande révérence au Roi, et lui dit : Voilà, Sire, un Lapin de garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maître), m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis à ton Maître, répondit le Roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir.

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert ; et lorsque deux Perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi, comme il avait fait le Lapin de garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux Perdrix, et lui fit donner pour boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois mois à porter de temps en temps au Roi du Gibier de la chasse de son Maître. Un jour qu'il sut que le Roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle Princesse du monde, il dit à son Maître : Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière à l'endroit que je vous montrerai, et

ensuite me laisser faire. Le Marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le Roi vint à passer et le Chat se mit à crier de toute sa force : Au secours, au secours, voilà Monsieur le Marquis de Carabas qui se noie ! À ce cri le Roi mit la tête à la portière, et reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du Gibier, il ordonna à ses Gardes qu'on allât vite au secours de Monsieur le Marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre Marquis de la rivière, le Chat s'approcha du Carrosse, et dit au Roi que dans le temps que son Maître se baignait, il était venu des Voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa force ; le drôle les avait cachés sous une grosse pierre.

Le Roi ordonna aussitôt aux Officiers de sa Garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour Monsieur le Marquis de Carabas. Le Roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau, et bien fait de sa personne), la fille du Roi le trouva fort à son gré et le Comte de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards fort respectueux, et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montât dans son Carrosse, et qu'il fût de la promenade.

Le Chat ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des Paysans qui fauchaient un Pré, il leur dit : Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au Roi que le pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. Le Roi ne manqua pas à demander aux Faucheux à qui était ce Pré qu'ils fauchaient. C'est à Monsieur le Marquis de Carabas, dirent ils tous ensemble car la menace du Chat leur avait fait peur. Vous avez là un bel héritage, dit le Roi au Marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, répondit le Marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des Moissonneurs, et leur dit : Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à Monsieur le Marquis de carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. Le Roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. C'est à Monsieur

le Marquis de Carabas, répondirent les Moissonneurs, et le Roi s'en réjouit encore avec le Marquis. Le Chat, qui allait devant le Carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait ; et le Roi était étonné des grands biens de Monsieur le Marquis de Carabas.



Le maître Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maître était un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le Roi avait passé étaient de la dépendance de ce Château. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet Ogre, et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son Château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, et le fit reposer. On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toute sorte d'Animaux, que vous pouviez par exemple, vous transformer en Lion, en Éléphant ? Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion. Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après, le

Chat, ayant vu que l'Ogre avait quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avait eu bien peur. On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple, de vous changer en un Rat, en une Souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. Impossible ? reprit l'Ogre, vous allez voir, et en même temps il se changea en une Souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se jeta dessus, et la mangea. Cependant le Roi, qui vit en passant le beau Château de l'Ogre, voulut entrer dedans.

Le Chat, qui entendit le bruit du Carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant, et dit au Roi : Votre Majesté soit la bienvenue dans ce Château de Monsieur le Marquis de Carabas. Comment, Monsieur le Marquis, s'écria le Roi, ce Château est encore à vous ! Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces Bâtiments qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. Le Marquis donna la main à la jeune Princesse, et suivant le Roi qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande Salle où ils trouvèrent une magnifique collation que l'Ogre avait fait préparer pour ses amis qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer sachant que le Roi y était. Le Roi charmé des bonnes qualités de Monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, que vous ne soyez mon gendre. Le Marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le Roi ; et dès le même jour épousa la Princesse. Le Chat devint grand Seigneur et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

LES FEES

Il était une .fois une veuve qui avait deux filles; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait voyait la mère..Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son Père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir.

Comme on aime naturellement son semblable.. cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la Cupsltie et travailler sans cesse. Il fallait entre autre chose que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire.- Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille

Et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit :

Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse.

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine.

—Je vous demande pardon. ma mère dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps, et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, et deux gros Diamants.

- Que vois-je dit sa mère tout étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles et des Diamants; d'où vient cela. ma tille? (ce rut là la première fois qu'elle l'appela sa fille).

La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce cirai lui était arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants.

- Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille ; tenez. Fanchon; voyez ce qui sort de la bouche de votre sueur quand elle parle, ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu' à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement.

-- Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine.

- Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure.

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire : c'était la même Fée qui avait apparu à sa sueur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'ou irait la malhonnêteté de cette fille.

-Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire, justement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez.

- Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère; hé bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que veus direz. il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud.

D'abord que sa mère l'aperçut., elle lui cria :

- Hé bien, ma fille

- Hé bien, ma mère ? lui répondit la brutale, en jetant deux

vipères et deux crapauds.

-- Ô Ciel! s'écria la mère, que vois-je là? C'est sa sueur qui en est cause, elle me le paiera.

Et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la Forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer.

- Hélas! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis.

Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi son père où il l'épousa. Pour sa sueur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

Le Petit Poucet

de Charles Perrault



Il était une fois un Bûcheron et une Bûcheronne qui avaient sept enfants tous Garçons. L'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le Bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins que deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin, et le plus avisé de tous ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le Bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le coeur serré de douleur :

Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

Ah ! s'écria la Bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir, elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant ayant considéré quelle douleur ce leur serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement, et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se coucher et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyait pas l'un l'autre.

Le Bûcheron se mit à couper du bois et ses enfants à ramasser les brouillilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force.



Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison; car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignez point, mes frères ; mon Père et ma Mère nous ont laissés ici,

mais je vous ramènerai bien au logis, suivez-moi seulement. Ils le suivirent et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur Père et leur Mère.

Dans le moment que le Bûcheron et la Bûcheronne arrivèrent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le Bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la Bûcheronne dit, hélas! où sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette Forêt ? Hélas ! mon Dieu, les Loups les ont peut-être mangés! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants. Le Bûcheron s'impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le Bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bûcheronne était toute en pleurs: Hélas! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants? Elle le dit une fois si haut que les enfants qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : Nous voilà, nous voilà.

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! vous êtes bien las, et vous avez bien faim; et toi Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était son fils aîné qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à Table, et mangèrent d'un appétit qui

faisait plaisir au Père et à la Mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la Forêt en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin et résolurent de les perdre encore, et pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait ; mais quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque la Bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient ; il le serra donc dans sa poche.

Le Père et la Mère les menèrent dans l'endroit de la Forêt le plus épais et le plus obscur, et dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette ; les Oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé. Les voilà donc bien affligés, car plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent et s'enfonçaient dans la Forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent, qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de Loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvrait rien ; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par-delà la Forêt. Il descendit de l'arbre ; et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien ; cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps avec ses

frères du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du Bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue, ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient ; le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la Forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, et leur dit, hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ? Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un Mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le Mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleurait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. En disant ces mots, il se leva de Table, et alla droit au lit. Ah, dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme !

Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi ; bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes

amis qui doivent me venir voir ces jours ici. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon; mais ils avaient à faire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand Couteau, et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? n'aurez-vous pas assez de temps demain matin ? Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme ; voilà un Veau, deux Moutons et la moitié d'un Cochon ! Tu as raison, dit l'Ogre ; donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper mais ils ne purent manger tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher. L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites Ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes ; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la tête.

Il y avait dans la même Chambre un autre lit de la même grandeur, ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept garçons ; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des Couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le

milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé ; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille ; il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand Couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les Couronnes d'or vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au soir Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons, ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards !

Travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant et sans savoir où ils allaient. L'Ogre s'étant éveillé dit à sa femme, va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier soir ; l'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir elle monta en haut où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres).

L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa

femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah ! qu'ai-je fait? s'écria-t-il, ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme et l'ayant fait revenir : Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper.

Il se mit en campagne, et après avoir couru bien loin de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait.



L'Ogre qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer, et par hasard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison, pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet s'étant

approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes

étaient fort grandes et fort larges; mais comme elles étaient Fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles avaient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. La bonne femme fort effrayée lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants.

Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité, il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du Bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une Armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une Bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le Roi, et lui dit que s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait ; car le Roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, et une infinité de Dames

lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs Amants, et ce fut là son plus grand gain. Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris, mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose, qu'il ne daignait mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des Offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères ; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.